

derait l'opération et de ce fait un déséquilibre catastrophique prendrait place au détriment de la société. Chacun de ces chamans, issus de l'une et de l'autre des deux phratries exogamiques qui forment la société borôro, a des pouvoirs spéciaux : l'un est le guide des âmes, l'autre un invocateur médiumnique. Esprits et héros mythiques répondent à l'un et à l'autre des deux importants personnages. La perte d'un défunt doit être compensée par une opération dirigée contre la nature, au cours d'une chasse réglée dans laquelle un esprit responsable s'incarne dans le corps d'un animal à abattre, variant suivant la qualité du disparu. Ainsi l'ordre religieux et social est sauvé par cette rançon. Les chants funèbres et les danses aident l'âme du décédé à s'incorporer au monde des morts. La vie matérielle cède le pas à la vie spirituelle au cours de ces semaines où le temps mystique prévaut sur le temps de productivité.

L'ensevelissement, au deuxième degré, voit tout d'abord une sépulture peu profonde recevoir le corps enveloppé dans une natte. Après la putréfaction, aidée par des aspersion, les os sont décharnés, lavés, emplumés et décorés. Enfermés dans une corbeille, ils sont immergés dans une eau profonde. Seul lien avec le monde, un bambou orné de plumes héraldiques signale l'urne de vannerie aux vivants.

M. Mauricio Paranhos da Silva, collaborateur bénévole du Musée d'Ethnographie et membre des plus actifs de la Société suisse des Américanistes, ne revient jamais les mains vides de ses voyages dans son Brésil natal. A côté d'objets de collections, il a rapporté cette fois une documentation unique fournie par ses amis du Service de Protection des Indiens et des clichés sensationnels sur ces rites funéraires, qui firent de sa conférence une véritable première ethnographique en Europe. Devant un public impressionné par la profondeur des sentiments montrés par les Indiens Borôro, il présenta une étude très fouillée de la vie spirituelle de ce peuple libre et pacifique. La révélation d'un secret jamais divulgué jusqu'alors explique les traits extérieurs de la vie borôro et démontre, une fois de plus, que l'enquête sur le terrain doit se compléter par l'analyse psychologique.

Georges BARBEY: "Totems d'Alaska - Indiens Tlingit".

(10 décembre 1955).

Entre la frontière méridionale du Yukon et l'île de la Reine-Charlotte s'étend une étroite bande de terre alaskienne, découpée en fjords, frangée d'îles au climat adouci par les courants marins, qui aident à créer, sur terre ferme, une jungle chaude et humide. Dans cette contrée privilégiée vit une population de pêcheurs et de chasseurs divisés en plusieurs tribus, dont les plus connues sont celles des Tlingit et des Haïdas, ceux-ci plutôt concentrés en Colombie britannique. Ces deux peuples sont les spécialistes des fameux poteaux-totem au sujet desquels M. Georges Barbey a présenté à la Société suisse des Américanistes une série de très beaux clichés qui constituent une collection rare et complète de types de mâts aux usages divers et aux décors impressionnants.

Ces mâts ne sont pas entretenus ni repeints périodiquement

et se dégraderaient sous l'influence du climat si l'intérêt des Américains pour l'époque "des frontières" n'avait fait réunir un grand nombre de ces mâts provenant de régions diverses de cette Alaska méridionale en un musée en plein air. Ces mâts, sans cette piété, auraient pourri, entraînant dans leur disparition celle des mythes essentiels qu'ils matérialisent et que la jeune génération indienne, aujourd'hui en voie d'"acculturation", a tendance à oublier sous l'influence de l'industrialisation des pêcheries et de la vie quotidienne. Bientôt, seuls les ethnologues pourront déchiffrer les grands thèmes tlingit, inscrits dans le bois par un corbeau compassé ou par toute une faune issue d'un rêve surréaliste ou du cauchemar d'un héraldiste spécialisé dans la dichotomie graphique et le rabattement latéral des motifs figurés tantôt en blanc et noir, tantôt en couleurs vives, dans un style qui ne laisse pas d'évoquer la Mélanésie et son goût pour la langue pendante et le nez crochu, ou la Nouvelle-Zélande et ses motifs de tiki.

Dans le monde, le masque est le plus souvent grotesque et tragique. Le sculpteur tlingit ne peut échapper à cette obsession de laideur et à cette vision universelle d'un monde imaginaire et cruel, semble-t-il, malgré tout son sens de la mise en place des thèmes symboliques et un indéniable sens de la grandeur architecturale, lors même que le décorateur des façades des maisons communes obtient des effets impressionnants de dignité avec des peintures abstraites exécutées suivant des schémas antiques et inaltérés.

Ces mâts peuvent être des colombariums, des figurations héraldiques, des consoles pour poutraison intérieure, des manifestations ostentatoires de nouveaux riches indiens soucieux de faire remonter leur généalogie jusqu'au temps du Castor archer, par exemple. Mais malheur au partenaire incorrect du Potlach, qui n'a pas voulu savoir que la grande règle du "qui perd gagne" amène la considération; sa violation entraîne l'érection d'un mât-pilori !

Ces mâts, propriété communautaire suivant la filiation matrilineaire, sont inaliénables. L'incessibilité ne prend fin qu'avec l'assentiment de tous les ayants droits. L'acquisition de tels monuments est alors très onéreuse, pour le plus grand malheur des musées d'ethnographie qui, souvent, doivent compter sur des mécènes, si rares, pour enrichir leurs collections.

André VALOT : "Un site mexicain archaïque: Calixtlahuaca".

(12 janvier 1956).

La terre mexicaine est si riche en témoins des civilisations précortésiennes qu'il peut arriver à un simple promeneur, amateur d'histoire, de découvrir inopinément un site archéologique.

C'est ce qui arriva il y a quelques mois à M. André Valot qui eut le privilège de parcourir seul une région assez pauvre, située à quelques kilomètres de Toluca, ville-marché bien connue des amateurs de dépaysement mexicain. Dans une vallée de quelque 60 kilomètres, bordée de volcans assagis, se trouve le lieu dit